Blog de voyage

AMERICA EXTREMA

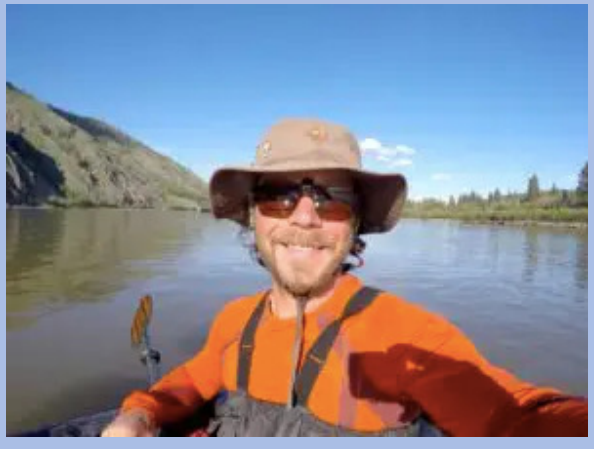
12000 km à vélo, à pied et en kayak à travers l'Amérique du nord

Tome III

Une aventure de Florian Gomet

DU 16 AU 25 MAI 2016 : SÉJOUR À ROSS RIVER ET DAWSON

Séjour à Ross River
16 mai 2016. Comme je le relatais précédemment, un policier est venu me chercher par bateau, puis, une fois sa mission terminée, il s'est ingénié à me trouver une famille d'accueil. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'Irène et Jean-Claude, deux francophones, chez qui je passe le plus agréable des séjours. Toutefois, en voyant venir l'uniforme à ma rescousse, je savais que les ennuis l'accompagneraient. Rapport oblige suite à une intervention, Patrick, le policier si serviable, m'a demandé mon passeport, or, mon visa est expiré depuis 6 mois. 6 mois que j'évite soigneusement tout contact avec la gendarmerie et que j'ai des sueurs froides quand que je les croise. Après m'avoir secouru et logé, Patrick craignait d'avoir à revenir pour m'arrêter… Après quelques coups de fil, ses supérieurs l'ont informé que ma présence au Canada ne posait aucun problème tant que je n'enfreignais pas la loi. Gros soulagement ! Et pour clore le chapitre des coups de théâtre, j'ajouterai que les services postaux de Ross River n'ont pas vraiment apprécié de devoir conserver mes nombreux colis en poste restante, certains pendant plus de 6 mois, et qu'ils étaient prêts à les renvoyer. La catastrophe n'est encore pas passée loin ! Mais revenons à mes hôtes ; Jean -Claude est, comme beaucoup au Canada en raison de l'isolement, un homme à tout faire. Il a, entre autres été bûcheron, c'est une grande famille, et professeur de finances. A 63 ans, il est agent pastoral depuis 6 ans et en plus de faire la messe, c'est lui qui entretient l'église. Il travaille du matin au soir et met gratuitement son savoir-faire au service de la population. A la fois compétent et populaire, le diocèse de Whitehorse l'a récemment chargé de rénover toutes les églises du Yukon. Avec sa femme, ils approvisionnent même en œufs, les 300 habitants de Ross River. Irène, elle, consacre ses journées à prendre soin de tout le monde. Elle donne tout son temps et son attention pour obliger ses nombreux visiteurs. Dans sa maison, chaque invité se sent comme un membre de la famille. C'est en leur compagnie que j'ai eu le plaisir de poser quelques questions à Norman Winther et de rencontrer une bonne partie de la population. Après ces quelques jours de repos en charmante compagnie et avoir assouvi un ardent désir de fruits et légumes frais, je suis prêt à reprendre du service pour l'ultime étape canadienne. L'Alaska n'est plus qu'à 700 km, soit une semaine de kayak. Pour cela, je m'apprête à descendre la Pelly river, puis la Yukon river jusqu'à Dawson city. C'est de cette ville, rendue mythique par la ruée vers l'or, que je vous donnerai prochainement de mes nouvelles.



Dawson

25 mai 2016. J'ai quitté Ross River sous un beau ciel bleu qui a exacerbé mon enthousiasme à reprendre la pagaie. A raison de 10 h d'effort quotidien, mon rythme habituel, et poussé par un courant de 5-6 km/h, je peux maintenant abattre 100 km par jour. Le changement d'allure avec la luge est grisant !Le parcours présentait une seule difficulté, une série de trois rapides classés de II à III, à l'intérieur de Granit canyon, long de six kilomètres. L'eau étant très froide, la rivière large et tout repérage impossible, je portais la balise de détresse sur moi, au cas où j'aurais chaviré, et ne puisse récupérer mon embarcation. Je me suis engagé dans le mauvais couloir dans le deuxième passage et j'ai dû user d'acrobaties pour rétablir la situation, l'expérience accumulée l'année dernière a porté ses fruits. Le printemps est définitivement installé, les températures avoisinent les 20 degrés et je peux agrémenter mes repas avec de jeunes plantes, des feuilles et des bourgeons très riches en vitamines. Encore une fois, tout cela est très précoce pour la saison, l'hiver 2016 est l'année du jamais vu pour sa clémence, particulièrement dans le Yukon où le réchauffement climatique est le double du réchauffement planétaire global. Tout l'écosystème en est modifié, des saumons qui remontent plus tôt, jusqu'aux touristes qui arrivent avant l'ouverture officielle de la saison. Je ne reconnais plus le Grand Nord ! Après 7 jours et demi de kayak, je suis arrivé à Dawson, des ampoules plein les mains et des fourmis dans les pieds, de hâte de visiter la dernière ville canadienne de l'expédition. Se représenter Dawson, 1300 habitants, est aisé : imaginez une ville de western avec ses hôtels, sa banque, les trottoirs en planches, les rues boueuses et bien sûr les saloons où le piano déverse une pluie de notes qui s'échappe au-delà des portes battantes. Tout y est, même le French Cancan, à ceci près que le whisky ne coule plus à flot comme autrefois, quand, il y a un siècle environ, 30 000 aventuriers venus du monde entier, s'étaient établis, animés par le vague espoir de faire fortune grâce à l'or. Je suis arrivé ici à la loyale, à la force des bras et des jambes, dans ce décor kitsch, conservé pour attirer le touriste, avec mon look de baroudeur où je fais figure d'antiquité. Je me sens comme Mickey à Disneyland. Sauf que je n'ai pas ma loge et que personne ne m'a accueilli, je dors en vagabond dans une véranda, discrètement. Quelle gloire après avoir traversé tout le pays ! Les villes touristiques sont mes bêtes noires. Il est très difficile de s'y faire inviter et je ne peux alors découvrir l'âme de ces villes en visitant les coulisses. Dawson aurait tant de choses à raconter…quel gâchis. J'ai cependant fait de belles rencontres, Dawson est un aimant qui attire les fous du monde entier, en particulier les Allemands. Il y a ce pianiste, un virtuose, que je ne me lasse pas d'écouter, Simon, un jeune homme solitaire qui a construit sa cabane en rondin uniquement à l'aide d'une scie et d'une hache, et ces Américains en visite qui, après quelques minutes de conversation, m'ont invité le plus sérieusement du monde à leur rendre visite au Texas. L'or n'est plus dans le tamis, il faut chercher le filon ailleurs. C'est de leurs mains que je tiens mon billet pour l'Alaska, un billet de 10$ US, que je considère comme un symbole de bienvenue. Mon dernier objectif est en effet de traverser le 49ème état des USA, le plus grand, selon le même procédé que pour le Canada, de son point le plus à l'est (le 141eme méridien ouest) jusqu'à son point le plus à l'ouest : le Detroit de Béring. Cette dernière frontière n'est plus qu'à 144 km, toujours en suivant le Yukon, ce long fleuve tranquille qui slalome entre les montagnes sous les feux ininterrompus du soleil. Les prochaines nouvelles viendront d'un autre pays. A très vite.

DU 1ER AU 14 JUIN 2016 : CIRCLE EN ALASKA À TANANA

Circle en Alaska
1er juin 2016. Depuis mon arrivée à Dawson, le vent ne m'a pas lâché, il n'a eu de cesse de me ralentir dans la vallée escarpée du Yukon, propice aux rafales. Lorsque le fleuve Yukon est haut, comme en ce moment, il y a quelques pièges à éviter, là où le courant accélère près des berges, en créant de puissants tourbillons et contre-courants. Si le vent est de la partie, les choses se compliquent et il est préférable de patienter sur la berge plutôt que de jouer avec sa vie. C'est ce que j'ai fini par comprendre lorsqu'un tourbillon énorme a failli me faire chavirer. J'étais alors à quelques kilomètres seulement de la frontière et l'expédition aurait pu s'arrêter ici. J'aimerais parfois dire : "Pouce, je ne joue plus !" mais cela ne fonctionne pas ainsi. Je sens bien que l'âme de combattant que j'avais l'année dernière est quelque peu émoussée, mais ce n'est pas maintenant que je vais craquer. Heureusement, il y a aussi des moments agréables. Je pense notamment au loup et au lynx qui trottinaient sur la berge et que j'ai pu suivre de très près, pendant quelques minutes, grâce au vent qui dissimulait ma présence, ou encore au magnifique site de Forty Mile, ville fantôme dans le Klondike et lieu historique où fût découvert en 1896 les premières pépites d'or qui allaient déclencher la ruée. Après 1 an et 1 mois d'expédition, le vendredi 27 mai 2016, s'achevait la traversée intégrale du Canada. Ce n'est maintenant plus une chimère mais un fait accompli. Je me suis arrêté le soir même, non loin de la frontière, dans le petit village de Eagle (prononcez "y gueule" qui signifie aigle), pour fêter l'évènement. J'ai eu la chance d'être invité par un charmant couple qui eût la bonne idée de m'offrir un pendentif taillé dans un andouiller de caribou. Je l'ai reçu avec autant de fierté que si l'on me remettait une médaille, il est pour moi le symbole du rêve qui devient réalité à force de travail.Dès le lendemain, j'ai descendu le fleuve en direction de Circle où je me trouve actuellement pour une petite journée de repos. Circle, c'est le début du plat pays, les montagnes sont définitivement derrière moi. Il me reste encore à suivre le Yukon sur plus de 1000 km et y découvrir ses petits villages lacustres régulièrement espacés. Je vous tiendrai informé de ma progression dans une semaine environ. D'ici là, chers lecteurs, portez-vous bien !

Tanana
11 juin 2016

Pluie, neige, grêle, orages et du vent, toujours du vent… Voila le résumé compendieux des dix derniers jours qui furent un bras de fer quasi permanent avec Eole. Quelles que soient les prévisions météorologiques, la direction des nuages ou la mienne, le vent au sol s'opposait irrémédiablement à mon avancée, me contraignant parfois à des arrêts de 24h. Je n'ai rien connu de plus exaspérant que de le voir se lever un quart d'heure à peine après les premiers coups de pagaie de la journée, s'arrêter durant ma pause pour reprendre de plus belle par la suite, ou encore me stopper à quelques kilomètres d'un village. Les nombreux camps de pêche où j'ai souvent trouvé refuge ont compensé ces évènements climatiques malheureux. Certains sont de véritables chalets disposant de tout le nécessaire pour passer une agréable soirée, luxe inappréciable lorsque les oreilles bourdonnent après avoir croisé le fer avec le vent durant des heures interminables.Les villages lacustres du Yukon sont très hétérogènes, les plus petits abritent à peine 40 personnes, et peut-être autant de chiens, qui ne disposent pas de l'eau courante en dehors des sanitaires municipaux. Je me souviens de Circle, une douche pour 80 habitants, où trouver une connexion internet relève de l'exploit ! Pas de magasins et peu de services donc, mais où l'on trouve toujours une personne aimable pour vous dépanner, c'est bien là l'essentiel. En dehors de ces petits centres urbains, certains diront terrains de camping, les rives du Yukon sont vivantes et il n'est pas rare de croiser des bateaux ou de passer devant des cabanes habitées durant la belle saison.J'envisage de prendre une journée de repos à Tanana pour reposer mes épaules avant de repartir en direction de Kaltag, distant de 400 km environ, pour l'ultime étape fluviale. Je vous donnerai peut-être des nouvelles à ce moment-là s'il est possible de se connecter sans trop de difficultés.

Tanana, souffler n'est pas jouer…
14 juin 2016. Comme le laisse entendre le titre, je me trouve toujours à Tanana, bloqué par le vent d'ouest qui, contrairement à moi, ne se fatigue jamais. Bien que j'ai déjà parcouru plusieurs milliers de kilomètres avec mon kayak gonflable, il n'en demeure pas moins un kayak de descente, fait pour les rapides, et non pour parcourir de longues distances. Comme je le précisais déjà l'année dernière, sa lenteur et sa prise au vent importante, limite grandement mes déplacements par temps venteux. Sur l'eau, le vent est le boss, et il m'a donné trois jours de congés, pendant lesquels j'ai rencontré John Walsh avec qui j'ai tout de suite sympathisé. John a fait tout ce qu'il pouvait pour rendre mon séjour riche et agréable. Grâce à lui, j'ai pu partager le quotidien des habitants et discuter avec de nombreuses personnes, notamment le musher Charlie Bowlding, une légende qui a remporté à deux reprises la Yukon Quest. Il n'est pas toujours facile de lier connaissance dans ces villages isolés (sans route) du Yukon, surtout si l'on ne s'arrête que pour une nuit. Je n'irai pas jusqu'à dire que ces lieux sont touristiques, mais le fleuve charrie chaque année de nombreux "drifters" (kayakistes et canoéistes) de toute nationalité sous leurs fenêtres, et ma présence ne suscite pas la curiosité comme ce fût le cas l'année dernière, dans les provinces de l'Ontario, du Manitoba et du Saskatchewan. Des rencontres moins fréquentes mais pleines d'agréables surprises; je pense, entre autres, aux philanthropes Penny et Bill Gay, (http://billandpenny.blogspot.com/) rencontrés à Circle, qui voyagent chaque été en Alaska pour aider et inciter les villageois à avoir un potager, et dernièrement à Paul, qui a travaillé partout dans le monde pour des ONG.

A 70 ans, il crapahute toute la journée pour réparer le toit de l'église de Tanana avec l'aide de volontaires dont j'ai fait partie un après-midi. Les prévisions météorologiques annoncent pour demain une trêve des assauts du vent, il va bientôt être l'heure de sauter dans le kayak pour couvrir un maximum de distance pendant que c'est possible..

DU 24 AU 30 JUIN 2016 : KALTAG À UNALAKLEET

Kaltag
24 juin 2016. La météo ne s'est guère améliorée ces dix derniers jours mais, à force de patience, j'ai quand même réussi à rejoindre Kaltag et ainsi achever la dernière étape fluviale de l'expédition. J'ai remercié le Yukon de m'avoir laissé passer sain et sauf, puis j'ai embrassé mon kayak, simplement deux kilos de plastique, pour m'avoir mené si loin sans jamais faillir. Il est maintenant rangé dans le sac à dos et ne servira que pour traverser les quelques rivières de la partie pédestre qui m'attend, longue d'environ 750 kilomètres. Apres Tanana, le Yukon ralentit, les heures s'allongent tandis que les berges s'éloignent progressivement et deviennent monotones. Par mauvais temps, c'est comme faire du home-trainer la tête devant un ventilateur. Même si un vent inhabituel pour la saison a sévi trop longtemps, j'ai fini par me réconcilier avec la rivière grâce à l'hospitalité des localités du Bas-Yukon que j'ai eu le loisir de visiter durant les intempéries. En effet, les mœurschangent après Tanana, les locaux apprécient davantage avoir des nouvelles de l'extérieur et les "drifters" sont accueillis à bras ouverts. Les villages de Bible camp, Ruby, Galena et Nulato, par leurs caractères cosmopolites et dynamiques m'ont fait pensé à autant de "petits Dawson". En plus de cette ambiance chaleureuse, il y a eu, par le plus grand des hasards, un moment fort distrayant lors de mon entrée à Galena où une centaine de personnes était massée sur les berges pour voir le final d'une course de bateaux. Je suis arrivé juste derrière le troisième qui filait à plus de 100 km/h devant une foule hilare qui m'acclamait. Deux jeunes enfants ont ensuite accouru pour me demander si j'avais vraiment fait la course avec les autres… Les enfants savent mieux que les adultes que tout est possible ! Il y avait bien longtemps que je n'avais vu autant de personnes à la fois et je me suis senti mal à l'aise, j'avais envie de me cacher pour me dérober à tous ces regards.

Toujours à Galena, j'ai rencontré "Jack the Russian", un réfugié politique Russe, qui vit dans un bateau minuscule, posé à terre, depuis qu'une inondation a dévasté sa maison. Pendant plusieurs heures passionnantes, Jack, un intellectuel arrivé ici sur un raft, m'a parlé de météorologie, paléontologie, géologie, psychologie, histoire, géographie et bien sur de politique. Je doute qu'il y ait un sujet où il ne soit capable de parler fort à propos. Toutes ces connaissances ne l'empêchent nullement de travailler le métal dans une forge de fortune et de donner des conseils dans la construction de maisons à ceux qui lui rendent visite. Une visite chez Jack the Russian est en effet incontournable si l'on s'arrête à Galena. Toujours là-bas, dans un bar, j'ai rencontre Amy, une professeure noire Américaine qui m'a invité chez elle à Nulato, situé en aval. Quelques jours plus tard, avec Shaun son compagnon Ecossais, ils m'ont fait visité ce charmant village de l'Alaska. Quand je vous disais que le Bas-Yukon est cosmopolite ! Cette dernière partie de l'expédition devrait être à la fois intéressante et variée car je vais bientôt sortir de la forêt boréale habitée par les Amérindiens Atabascan pour pénétrer chez les Inuits Inupiat, habitant la toundra montagneuse peuplée de gros grizzly. Et puis, je vais enfin rejoindre l'océan Pacifique dans lequel j'ai hâte de me baigner pour la première fois de ma vie. Pour ce faire, je vais suivre une route d'hiver empreintée tous les ans en mars par les mushers de l'Iditarod, une autre course de chiens de traîneaux, avec la Yukon Quest, mondialement célèbre. Je me suis renseigné auprès de Richard Burnham qui habite à Kaltag depuis 43 ans et entretient la piste durant l'hiver. Parait-il que personne n'a jamais suivi cette piste marécageuse, longue de 150 km, en été. Elle débouche sur Unalakleet où je devrais normalement arriver dans cinq jours.

Unalakleet
30 juin 2016. Dans les localités en amont de Kaltag, un seul nom revenait toujours, celui de Richard Burnham, comme étant La personne à rencontrer avant de s'engager sur l'Iditarod en direction de Unalakleet. Pour avoir tant entendu parler de lui, je dois bien avouer que j'ai été déçu par le froid accueil qu'il m'a réservé. Richard s'est contenté de me donner brièvement les informations indispensables, puis a insisté quant à la nécessité de porter une arme à feu pour se défendre des ours. A ce sujet, je suis toujours resté inflexible : aucune arme, ni même de répulsif au poivre, pendant l'expédition. Je ne pars pas en guerre ! Mon point de vue fait en général rire mon interlocuteur, je ne vois pourtant pas ce qu'il y a de drôle ! Les Americains d'Alaska sont terrifiés à l'idée de rencontrer un grizzly, j'en ai vu se promener avec deux armes à feu, d'autres tirer un coup de feu en l'air avant de s'éloigner (un tout petit peu) du chemin…

Autant de réactions qui me font sérieusement penser à de la paranoïa, à moins que ce ne soit simplement une manière de travestir leur plaisir à porter une arme. Quoi qu'il en soit, Richard est revenu à la charge plusieurs fois sur ce sujet et m'a demandé de l'appeler depuis Unalakleet dès que j'arriverai afin qu'il dorme plus tranquillement… Quand j'ai évalué à cinq jours le temps nécessaire pour traverser, Richard a ri et m'a répondu avec condescendance qu'il m'en faudrait au moins huit. Je n'ai rien rétorqué mais en le quittant, dans ma tête, le chronomètre était lancé, je ferai sonner son téléphone avant cinq jours. La peur, la faim et dans le cas présent l'orgueil, sont de bons carburants pour avancer, à conditions qu'ils soient canalisés afin de ne pas envahir tout le paysage mental. Dans une expédition, il est important de savoir faire feu de tout bois. La première journée fut celle du bizutage car je me suis perdu dans les marécages boisés, denses comme la jungle, au milieu d'un nuage de moustiques. Je m'étais éloigné de la trace pour traverser une rivière à gué mais je n'ai pu la recouper car mes cartes et gps m'indiquaient l'ancien tracé qui partait au sud alors que le nouveau partait dans la direction opposée. J'ai progressé laborieusement en hors-piste durant une très longue après-midi, ce n'est qu'à un col étroit où toutes les pistes doivent transiter que j'ai pu retrouver avec soulagement l'Iditarod. Il y a eu deux autres journées de marche, sans incidents, dans les marais et la toundra durant lesquelles j'ai eu la surprise de rencontrer deux équipes venues en hélicoptère et installées chacune dans les deux cabanes en rondin du parcours. La première étudiait un projet de protection des incendies, l'autre entretenait ces cabanes qui servent d'abri public pendant l'hiver. Ensuite, au lieu de continuer à pied comme je l'avais prévu, j'ai préfèré descendre en kayak la rivière Unalakleet, et ainsi traverser cette région comme cela sefaisait au bon vieux temps. Avec ses méandres interminables, elle est trois fois plus longue que le chemin mais elle épargne beaucoup de peines. Deux jours plus tard, j'arrivai à Unalakleet au bord de la mer de Béring, qui pour moi, n'est autre que l'océan Pacifique. Il est un moment merveilleux de voir l'immensité de l'océan s'ouvrir après avoir parcouru 11000 km. Je ne sais encore comment le regarder, comme une barrière bleue ou bien une invitation pleine de promesses. En tout cas, l'invitation terrestre, elle, est venue de Karl le docker qui m'a abordé avec gentillesse et simplicité dès mon arrivée. C'est de sa maison que je vous écris et prépare la suite de l'aventure qui va me mener à Koyuk dans 3 ou 4 jours. Pour ce faire, je vais suivre les splendides plages de la mer de Béring, marcher au pied des falaises à marée basse et franchir une péninsule en coupant à l'intérieur des terres. Ces 5 jours font parti des plus beaux du voyage.

DU 5 AU 23 JUILLET 2016 : KOYUK AU CAP PRINCE DE GALLES

Koyuk
5 juillet 2016. Depuis Unalakleet le beau temps m'accompagne, bonnes baignades, eau à 16°, avec un goût de vacances. J'avance assez facilement. Je ne m'arrêterai pas à Koyuk car je profite du beau temps pour aller au plus vite à Elim ou Golovin, encore 3 ou 4 jours de marche, je vous donnerai plus de nouvelles à ce moment.

Golovin
10 juillet 2016. Longer les côtes très variées de la mer de Béring est en général un vrai régal. Les plages de sables alternent avec celles de galets et les falaises abruptes se franchissent en crapahutant sur les gros rochers à leurs pieds, ou bien en les contournant par la mer avec le kayak. Le vent est très calme depuis une semaine et, étrangement, faire du kayak en mer se révèle plus facile que sur le Yukon. Pour éviter les trop longs détours imposés par les caps Denbighs et Darby, j'ai choisi de les couper par l'intérieur, ce qui m'a obligé à marcher sur la toundra, une succession de bosses et de trous très exigeants pour les chevilles. C'est sur la toundra du cap Darby que j'ai enfin pu apercevoir, pour la première fois, des bœufs musqués. Ils étaient une quinzaine et j'ai voulu m'approcher, mais unmembre du groupe m'a aperçu et s'est dirigé vers moi à une vitesse impressionnante. J'ai du déguerpir prestement sans demander mon reste... En Alaska, la prohibition de l'alcool existe encore et tous les villages, dits "secs", de la côte y sont soumis. Je retrouve alors avec plaisir la bonne ambiance et la quiétude des villages amérindiens de l'Ontario et du Manitoba. Je rencontre tous les jours des Inuits très hospitaliers, éparpillés le long des berges dans leurs camps d'été près desquels ils posent des filets. La pêche au saumon, très réglementée pour préserver les populations déclinantes, est ouverte et on peut les voir par dizaines remonter les rivières pour frayer. On me propose très souvent du poisson ou de la viande, seulement, depuis la traversée des Rocheuses, j'ai formulé le vœu de ne plus jamais en manger. Je regrette de ne pas avoir pris cette décision plus tôt car contre toute attente, cela n'est pas du tout mal vu de la part de mes hôtes. Les réactions sont le plus souvent amusantes car ils ne s'imaginent pas vraiment qu'un végétarien puisse se tenir sur ses deux jambes... Le régime de leurs proches ancêtres se composait à 80-90% de poissons et de viandes, aussi, dans les contrées nordiques, l'alimentation carnée reste prédominante, à ceci près que dorénavant, ce sont essentiellement le bœuf, le porc et le poulet qui sont consommés.Je me trouve actuellement dans le petit village de Golovin pour un arrêt de quelques heures seulement, car la fin de l'expédition approche et mes jambes ne veulent plus s'arrêter. Depuis Kaltag je ne fais que suivre l'Iditarod qui se termine à Nome, la prochaine ville de mon itinéraire côtier.

Nome

15 juillet 2016. Chaque personne rencontrée en Alaska me demande si je porte une arme pour me protéger des ours. Aussi, suis-je blasé par cette question à laquelle je réponds de plus en plus négligemment. Mais en quittant Golovin, j'ai eu un sombre pressentiment, je me suis dit qu'à force de rire du "Grand Méchant Grizzly", il allait m'en arriver une prochainement. Toute la journée, j'ai redoublé de précautions pour prévenir toute rencontre avec les ursidés. La cabane convoitée pour clore la journée était alors visible et il ne me restait qu'à franchir une série de buissons pour l'atteindre, mais le pressentiment de danger était toujours aussi fort en moi. Avant de sortir des derniers fourrés, je suis resté caché pour observer les alentours et, aussi incroyable que cela puisse être, il y avait une maman ours avec son petit. Si j'avais foncé comme j'ai l'habitude de le faire, je me serais retrouvé au milieu d'eux. Erreur que l'on ne commet généralement qu'une fois dans sa vie… Ce soir là, il tombait des cordes et une tempête menaçait, alors j'ai pris le risque de contourner la cabane pour y rentrer à pas de loup, du côté opposé aux ours. Quelques minutes plus tard, le vent s'abattait sur la côte et je pouvais jouir en toute sécurité, depuis la fenêtre de l'abri, du spectacle envoûtant de l'océan déchaîné. Je n'ai pu dormir cette nuit là tellement la vue, juste, de ce pressentiment m'avait bouleversé. La suite du parcours s'est déroulée sans incident, je n'ai eu qu'à marcher sur la toundra et gravir de nombreuses pentes, recouvertes de délicieuses mûres arctiques et de myrtilles, du haut desquelles la vue était sublime. Je suis arrivé à Nome hier où j'ai été accueilli par Harvey Miller, rencontré la veille, par hasard, sur la route le long de la lagune, alors que je recherchais désespérément de l'eau douce pour étancher ma soif. Sur la côte, il n'est pas toujours facile de s'en procurer, à maintes reprises, je me suis contenté de ne boire qu'une fois par jour. Harvey est un mec en or, chez qui je me suis accordé, une journée dont j'avais grand besoin. Bien plus que le repos concédé à mon corps, c'est la chaleur humaine émanant des agréables rencontres qui me remplit d'énergie. Grâce à l'aide généreuse de la population de Nome, je vais repartir demain matin sur un vélo en direction de Teller, située à 120 km environ. Puis, il me restera à traverser un dernier lagon avec le kayak, avant de marcher sur Wales, l'ultime destination d'America Extrema.

Wales / Cap Prince de Galles

23 juillet 2016. Après 8h de VTT sur une piste de terre très vallonnée, j'arrivais à Teller, transi par la pluie mais heureux, chez Joe Garney, un musher, mi-Italien mi-Esquimaux, de grande renommée. Depuis Nome, Harvey Miller avait tout organisé et une famille d'accueil m'attendait dans les trois derniers villages de l'expédition. Joe m'a invité dans son sauna surchauffé où je suffoquais presque, tandis qu'il m'entretenait de sa conception de l'univers héritée des croyances ancestrales inuites comportant, ce qui m'a surpris, beaucoup de similitudes avec le bouddhisme. Joe, en n'ayant pas adhéré aux religions importées par les missionnaires de différentes confessions, fait figure d'exception. Le lendemain, j'ai traversé un lagon, large sur sa section la plus étroite, de quelques centaines de mètres seulement, mais agité par une houle impressionnante qui soulevait mon petit kayak d'au moins un mètre, je n'en menais pas large…

A Brevig Mission, j'ai eu beaucoup de difficultés à obtenir les bonnes informations concernant l'itinéraire à suivre, ainsi que les distances. Je n'ai pas trouvé deux personnes ayant le même avis. Je m'en suis finalement bien sorti en me laissant guider par un peu de bon sens et d'intuition, excepté le dernier jour, peut-être le pire de tous, que je ne suis pas près d'oublier. Ce jour-là, la température n'était que de 5 degrés, il pleuvait très fort et un vent violent m'empêchait de marcher droit. Je n'ai pas de vêtements réellement imperméables, aussi, avec ces conditions météorologiques, je savais qu'après 8h de marche sans m'arrêter, je tomberai en hypothermie. Ce délai était tout juste suffisant pour rallier Wales, mais c'était sans compter sur une erreur d'itinéraire. Après 6h de marche forcée pour ne pas avoir froid, je me suis engagé sur une piste utilisée par la base aérienne militaire de Tin city qui mène à un col où se trouve une antenne, à seulement quelques kilomètres de Wales.Mais la route s'arrête nette là-haut, il s'agit d'une impasse. Heureusement, j'y ai rencontré deux militaires qui m'ont sauvé la mise en me conduisant à leur quartier général où j'ai été très bien reçu. Après quelques heures de repos bien au chaud, je suis reparti dans des habits secs, et le mercredi 20 juillet vers 19h30, je me trouvais au Cap Prince de Galles, le point le plus à l'ouest du continent Nord-Americain, j'avais mené à son terme America Extrema. Je ne réalise toujours pas ce que je viens d'accomplir et je n'ai pas encore réussi à relâcher l'énorme tension nerveuse qui m'a fait tenir jusque là malgré l'épuisement. Il me faudra sûrement attendre le retour en France, prévu dans quelques jours, pour vraiment décompresser et savourer pleinement cette victoire. Ce sera alors le moment d'écrire le dernier chapitre de cette longue aventure.

EPILOGUE À AMERICA EXTREMA

Voilà déjà une semaine que je suis de retour dans mon cher terroir où j'ai retrouvé avec bonheur famille et amis. Finie la rude vie d'aventurier, je peux désormais utiliser un téléphone, me doucher quand je le souhaite et manger ce qui me plaît… Bref, je me réjouis de ces choses simples, enfin accessibles, et savoure chaque seconde qui s'écoule. Devant l'un des murs de ma maison, je reste parfois de longs moments, songeur, à contempler une mappemonde où le trajet d'America Extrema est représenté au feutre noir. Oui ! Je l'ai fait et je suis revenu entier ! Mais dans le fond, "je" est un peu usurpé au regard de toutes les personnes qui, depuis la France, et tout le long de mon chemin m'ont aidé. J'ai une dette énorme envers ceux qui m'ont donné de leur temps ou de leur argent, et ceux qui ont ouvert la porte de leur maison ou de leur cœur. America Extrema ce n'est pas seulement 12 000 km, c'est aussi une longue chaîne humaine dont j'ai eu le privilège d'être le lien commun. Je me dois maintenant de coucher tous ces souvenirs sur le papier afin de ne jamais oublier. L'expédition sera complètement achevée une fois son récit publié, dans un an environ. Dans son autobiographie, "Un long chemin vers la liberté", Nelson Mandela conclut en ces termes :"J'ai découvert ce secret : après avoir gravi une haute colline, tout ce que l'on découvre, c'est qu'il reste beaucoup d'autres collines à gravir. Je me suis arrêté un instant pour me reposer, pour contempler l'admirable paysage qui m'entoure, pour regarder derrière moi la longue route que j'ai parcourue."Du haut de cette "colline", je ne peux m'arrêter qu'un seul instant car le long et tortueux chemin de la vie m'appelle de toutes ses forces.

FIN

Pour lire le récit de voyage en entier, rendez-vous sur www.floriangomet.com